NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR M. LE DOCTEUR ESPARRON.

(Extrait du N°. XIII de la Gazette de Santé.)
1er. mai 1818.

LA médecine et la société toute entière viennent de faire une perte bien cruelle dans la personne de M. Pierre-Jean-Baptiste Esparron, docteur de la faculté de Paris, médecin du troisième dispensaire, médecin de l'hospice des Enfans malades et de la société royale de charité maternelle, mort le 26 avril, à l'âge de 41 ans.

Né à Lyon, Esparron y commença ses études médicales : c'est là que s'était formée entre nous cette amitié que le temps avait toujours resserrée, et que la mort vient de rompre, après vingt-cinq ans. Personne, plus que moi, n'eut de raisons d'aimer et d'estimer Esparron, car personne ne connut mieux le trésor de vertus et de nobles sentimens que renfermait son cœur. Excellent tout à la fois, comme fils, comme frère, comme ami, comme Français, il fut encore un des plus habiles médecins de Paris : Il avait été l'élève favori de Bichat : et c'est dans ses bras que cet homme illustre rendit le dernier soupir. Frappé, comme Bichat, d'une de ces maladies affreuses, on nomme *fièvres malignes*, faute d'en con

naître la nature, il a succombé le dixième jour, malgré les soins les plus tendres d'une famille qui l'adorait, et malgré les secours empressés des médecins les plus éclairés de la capitale. Il avait, selon toute apparence, pris le germe de son mal dans un voyage qu'il venait de faire à Melun, sur l'invitation du gouvernement, pour y porter des secours contre une épidémie. — Il est donc mort glorieusement; et, dans le vrai sens de cette expression, *au champ d'honneur*. Combien d'actions héroïques ont rempli son existence! Je l'ai vu, dans le temps, exposer sa tête, avec une infatigable activité, pour arracher à l'échafaud de malheureux émigrés; comme je l'ai vu depuis courir les mêmes risques pour sauver d'autres infortunés poursuivis sous des noms différens. Le malheur, voilà le seul titre qui fut nécessaire pour réclamer toute son assistance; sa vie entière était un dévouement prolongé. J'en citerai un seul exemple qui m'est personnel; et, je le rappelle d'autant plus volontiers, que, n'en ayant jamais parlé à personne, pas même à lui, il est bien certain que lui-même n'en a jamais rien dit. Esparron et moi nous nous baignions un jour dans le Rhône : Il avait deux ans et demi de plus que moi : j'en avais alors quinze ou seize. Revenu sur le bord, il avait repris ses vêtemens, lorsque, continuant à nager, je fus tout à coup entraîné par des tourbillons fort rapides : j'allais périr, selon toute apparence, si le hasard ne m'eût fait ren-

contrer un banc de sable formé vers le milieu du fleuve; mais déjà Esparron, qui *savait alors à peine nager*, sans prendre le temps de quitter ses vêtemens, s'était jeté dans le courant. Ce ne fut pas sans peine qu'il put regagner le bord, lorsqu'il me vit en sûreté. Je ne me souviens pas de lui en avoir fait d'autre remerciement que ces paroles, qui était un reproche de l'amitié : *Eh! tu ne sais pas nager!* Mais cette action lui était si naturelle, que nous n'en avons depuis jamais dit un seul mot.

Esparron était grand de taille; il avait pris tout à coup de l'embonpoint depuis quatre à cinq ans; ses cheveux étaient presque tous blanchis par l'excès du travail; sa physionomie était habituellement grave, mais pleine de bonté; ses yeux noirs à demi fermés, son grand nez droit, exprimaient une finesse et une sagacité qui brillaient dans ses discours, et prêtaient à ses entretiens un charme inépuisable. Nul homme peut-être n'eut autant que lui le regard scrutateur et interrogatif. Il offrait, en un mot, la réunion d'une belle nature physique, et de tout ce qui peut exister de mieux pour les qualités morales et intellectuelles. Hélas! il ne nous en reste que le souvenir! Cher Esparron, que de regrets vont suivre ta perte! Quel deuil, quelle désolation vont s'étendre sur ceux que ta main a sauvés, sur ceux que tu aimais, sur tous ceux enfin qui t'appartenaient à quelque titre que ce fût! Nulle douleur ne sera plus amère que

celle de ton ancien ami : reconnais sa voix parmi celles qui s'élèvent maintenant pour te rendre un faible hommage, et pour proposer toute ta vie comme un modèle à l'homme vertueux, ainsi qu'au médecin qui veut être digne de sa noble profession. *

A. J. de Montegre,

Médecin de la Faculté de Paris.

* (M. Esparron n'a publié qu'une dissertation très-remarquable *sur les âges de l'homme*. Paris, 1803, in-8.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.